

Jean-Claude
Lalumière

Comme
un karatéka belge
qui fait du cinéma



Extrait de la publication

le dilettante

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

La Campagne de France, 2013.

Le Front russe, 2010.

Jean-Claude Lalumière

*Comme un karatéka belge
qui fait du cinéma*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

© le dilettante, 2014
ISBN 978-2-84263-795-8

Extrait de la publication

À mes parents

Chapitre Premier

La lettre est arrivée ce matin, parmi le courrier de la galerie. Jamais rien ne m'est adressé ici. Et le facteur, qui le sait très bien, m'en a fait, d'emblée, la remarque.

– Camarade, il y en a une pour toi aujourd'hui, et elle vient de Gironde, m'a-t-il lancé depuis le pas de la porte alors que j'étais installé derrière mon bureau, dans l'attente de l'artiste dont nous accueillions une installation et pour laquelle nous organisions, ce soir, un vernissage.

Je n'aime pas le ton de familiarité dont use le préposé lorsqu'il s'entretient avec moi. Il sait que je ne suis pas le propriétaire de la galerie. Je n'en suis qu'un employé, et il se croit, par conséquent, autorisé à une complicité de classe avec moi. Comme si nos fonctions pouvaient

être rapprochées... Sans doute ai-je commis l'erreur de discuter avec lui trop longtemps parfois, glissant ainsi, peu à peu et sans y prendre garde, vers la zone dangereuse des confidences, ouvrant une brèche, affichant, même si ce n'est jamais que de façon parcelle, certaines de mes vulnérabilités. Tous deux, nous avons idéalisé nos destinées. Lui qui, musicien, s'était rêvé guitariste dans un groupe de rock et avait fini par passer un concours de La Poste; et moi qui avais ravalé mes ambitions de cinéma pour devenir le factotum d'une galerie d'art contemporain. À cela, il n'y avait pas grand-chose à ajouter et nous nous sommes arrêtés là d'ailleurs. Mais à présent, fort de ce point commun, il me considère comme un pair. Il est vrai que je suis plus à l'aise avec lui, avec les livreurs ou avec la femme de ménage, qu'avec les clients, et que mon attitude s'en trouve plus ouverte. De là à me tutoyer et m'appeler « Camarade »... Avec les clients, je suis soumis au contrôle permanent de ma posture, de mon langage, de mes gestes. Je ne viens pas du même milieu. J'ai dû apprendre leurs codes pour me fondre dans leur monde. Mais si, aujourd'hui, j'en maîtrise parfaitement l'usage, ils n'en demeurent pas

moins une contrainte, une obligation. J'en suis réduit à jouer un rôle. Tout ce qui constitue mes journées, du simple bonjour à la discussion la plus argumentée au sujet d'une œuvre en vente dans la galerie, participe d'une composition permanente. J'en ressors épuisé car ces usages ne me viennent pas aussi naturellement qu'à ceux dont ils ont nourri l'éducation. Les bonnes manières sont complexes, elles obéissent à des lois systémiques dont l'équilibre dépend de beaucoup plus qu'une porte tenue avec déférence ou qu'un salut adressé avec respect.

Le facteur m'a tendu la liasse de lettres en arborant le sourire de celui qui a tout compris. Celle qui m'était adressée trônait sur le dessus du paquet comme si le postier avait voulu observer ma réaction et me prendre en défaut. À première vue, hormis la suscription, rien ne distinguait cette enveloppe de celles qui composaient la correspondance du jour. À mes yeux cependant, elle représentait un voyage dans le temps, un retour de plusieurs années en arrière. Je connaissais cette écriture, me figurais aisément la main maladroite, hésitante qui avait couché le libellé sur le papier.

J'imaginai la brièveté, forcément, de la missive à l'intérieur du pli. L'expéditeur n'avait pas pris le soin d'inscrire une adresse de retour. Je savais pourtant qu'il s'agissait là d'une lettre de mon frère. J'ai déposé la liasse sur un coin du bureau, j'ai remercié le facteur avec la bienveillance distante qu'il convient d'adopter avec le petit personnel lorsqu'il est souhaitable de lui remémorer la place dévolue à chacun et la sienne en particulier, puis je me suis ostensiblement remis à ce qui m'occupait avant son intrusion. Évidemment, comme je ne faisais rien de précis alors, sinon attendre la vedette du jour, le message ne lui est pas parvenu tout de suite et mon attitude l'a laissé quelque peu désemparé. Il a fini par comprendre pourtant et il a tourné les talons après un salut dubitatif. Dès qu'il est sorti de la galerie, je me suis saisi de la lettre pour la décacheter. Le message était bref comme je l'avais pressenti. Il tenait en quelques mots seulement, mais ceux-ci convoquaient un défilé de spectres qui me ramenaient près de vingt ans auparavant, renflouaient un monde que j'avais cru englouti pour toujours. Les cinq petites lignes irrégulières, telles des vagues violentes, venaient bouleverser le rivage paisible de ma petite vie bien rangée, pour se

retirer aussi sec et me laisser seul face à la roche à nu et son lot d'épaves jusque-là dissimulées. Avec la lettre, il y avait une coupure de presse, une dizaine de lignes parues dans la rubrique des faits divers du journal *Sud Ouest*.

Chapitre II

Le jour où j'ai annoncé à mes parents que je voulais gagner la capitale pour intégrer une école de cinéma, mon père n'a rien dit. Que pouvait-il répondre, lui l'ouvrier agricole salarié d'un château viticole du Médoc, à un fils qui lui dévoilait qu'il souhaitait dédier son existence au divertissement – la question de l'art lui échappait – quand la sienne était soumise à la nécessité seule ? Vous allez me dire que la consommation de vin n'est pas une nécessité absolue, mais à l'époque dont je vous parle, c'était un acte encore empreint de patriotisme, qui, de plus, s'affranchissait des différences de classes sociales. La qualité variait selon les milieux, mais l'esprit demeurait : le vin, c'est la France ! Les plus engagés, que je pouvais observer au café du village,

ajoutaient même avec solennité, « l'eau, la souffrance » avant de vider leur ballon de rouge ou de blanc selon les goûts, l'humeur ou l'heure du jour. Comme il existait, autrefois, les atrophies des hautes montagnes que l'on photographiait pour diffuser l'image sous forme de carte postale, il y avait chez nous une singularité locale : nombreux étaient ceux qui présentaient une forte pente du gosier. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'unité et la solidarité nationales se mesuraient en litres de vin consommés. C'était un soutien à l'activité agricole de la France, un coup de pouce à son dynamisme économique, une participation au rayonnement international de son art de vivre. Ces hommes-là ne chômaient pas du coude dans l'accomplissement de leur devoir et affichaient un patriotisme exemplaire. Le ministère de la Santé et la Sécurité routière commençaient à peine de répandre leur message de modération. Leurs recommandations mettraient d'ailleurs un peu plus de temps à atteindre cette partie du pays. Plus d'un, en attendant, y laisserait son foie dans des cirrhoses nourries à la production locale exclusivement, labellisées, de fait, « appellation d'origine contrôlée ».

Pour mon père, voir son fils s'engager dans une carrière aussi hasardeuse que le cinéma était une déception. Pourtant, je ne saurais mettre sa décision de ne pas m'aider dans cette entreprise sur le compte de ce seul sentiment. Certes, je ne peux m'empêcher de penser qu'un choix plus concret aux yeux de mes parents aurait favorisé chez eux l'intention d'un soutien financier, lequel n'aurait pu s'opérer sans le consentement aveugle de leur banquier auquel, de toute façon, ils évitaient de rendre visite, entretenant avec lui une relation distante dès le quinze du mois. D'une manière générale, mes parents, et je note que cette attitude était répandue parmi les membres de notre entourage, préféraient se tenir à distance de tous ceux qui se trouvaient en position d'autorité, à commencer par le conseiller financier du Crédit agricole qui, à défaut de conseils, leur adressait plutôt des remontrances. Jamais ils ne participèrent aux fameuses rencontres parents-professeurs organisées par le collège. Et si la première fois, je leur montrai mon carnet de correspondance pour les en informer, je me contentais d'imiter leurs signatures, par la suite, afin de leur éviter d'avoir à fournir des explications embarrassées visant à excuser leur absence. Mes résultats

étant convenables, les professeurs ne se souciaient pas de ne les voir jamais. Je devins vite maître dans l'imitation de leurs signatures et étendis même cet exercice à toutes les formalités administratives qui me concernaient. Très tôt, pour bon nombre de démarches, je me substituai à mes parents. Je fis même commerce de ce don de faussaire auprès de mon frère aîné qui se trouvait démuné dès lors qu'il s'agissait de tenir un stylo. « L'écriture est la science des ânes », argumentait-il. J'apposais donc le paraphe falsifié sur ses copies dont les notes semblaient suivre la courbe des températures hivernales. Jamais rien ne brillait sur son bulletin trimestriel. En cela, je devais lui reconnaître une certaine constance. Le bénéfice financier que j'en tirais n'était pas le seul intérêt de ses piètres résultats scolaires. J'y gagnais aussi, dans l'inévitable comparaison à laquelle se livraient les enseignants, une certaine bienveillance de leur part que je ne parvenais pas à expliquer au début, puis que j'identifiai comme un sentiment mêlé de tendresse et de clémence que l'on réserve aux miraculés. Que je ne fusse pas, comme mon frère aîné, qui me précédait de trois années dans le parcours scolaire, atteint d'une tare, sans doute congénitale dans leur

esprit, me rendant réfractaire aux études les comblait. Mon frère l'ignorait mais il m'avait préparé une voie royale qui me permit, durant les quatre années du collège, de me maintenir, sans trop d'effort, à un niveau moyen – celui où personne ne vous remarque, ni les professeurs dont l'attention est accaparée par les mauvais élèves, ni les camarades qui font des premiers de la classe l'objet de leurs moqueries, leurs souffre-douleur – et j'atteignis le lycée sans grande difficulté.

L'entrée au lycée, non par le niveau d'études qu'elle représentait mais parce qu'elle me permettait l'accès à des univers que je ne connaissais pas jusque-là, m'avait très vite écarté de la succession de mon père dans la carrière d'ouvrier agricole. Et si mon père l'avait bien mesuré, il avait cependant nourri l'espoir d'un retour à la raison de ma part, au nom d'un attachement au terroir qui n'avait de sens que pour lui. Jusqu'à ce jour où je lui annonçai mon souhait de monter à Paris. Me signifier que je devrais me débrouiller par moi-même dans cette aventure était sa façon de me dire que je mettais les pieds dans un monde qui n'était pas le sien, et qu'il ne me suivrait pas dans cet exil. Je devais donc assumer seul ce choix.

Bien sûr, j'avais anticipé cette situation. Depuis mon enfance et la rencontre d'un jeune bibliothécaire passionné de cinéma qui, dès son arrivée dans notre village, avait créé un rayon VHS et qui m'introduisit aux films américains d'avant-guerre à travers les réalisations de John Ford, Tod Browning, Frank Capra, Ernst Lubitsch entre autres, je nourrissais le rêve de travailler dans ce milieu. Je savais bien que les revenus de mes parents n'étaient pas compatibles avec mon ambition artistique et, depuis que cette envie avait pris forme, j'épargnais sagement une part de l'argent que je gagnais, depuis les signatures frauduleuses jusqu'aux jobs d'été dans les cafés de la Côte, en passant par une multitude de petites combines dans lesquelles mon frère fut un partenaire de choix. Et c'est paré de ces quelques francs que je montai à la capitale.

Chapitre III

Paris eut sur mes économies l'effet du soleil sur la cire des ailes d'Icare. Très vite, je dus recourir à des petits boulots pour payer ma chambre de bonne et mes frais de scolarité.

Parmi les nombreux emplois que j'exerçais alors, il y avait celui de serveur pour un traiteur auquel Henry, mon patron à présent, avait recours à l'occasion de ses vernissages. Ce travail demandait une grande disponibilité, le soir surtout, plus rarement en journée. Il y avait un roulement important dans l'équipe mais je comptais parmi les quelques-uns capables de durer chez cet employeur, sans doute parce que le salaire que me rapportait ce travail m'était absolument nécessaire quand il n'était que de l'argent de poche pour la plupart des jeunes gens qui œuvraient lors de ces soirées.

Henry remarqua ma présence répétée qui, lors de ma troisième intervention dans sa galerie, vint discuter avec moi. Plusieurs fois, je m'étais arrêté, quelques secondes seulement pour ne pas nuire à mon office, afin d'observer l'installation vidéo présentée ce soir-là : une dizaine d'écrans montraient un fond blanc devant lequel apparaissait par intermittence la tête d'un homme qui sautait sur place pour surgir devant l'objectif d'une caméra positionnée trop haut. À chacune de ses apparitions, il interpellait d'un cri le spectateur. Le même film était diffusé sur tous les écrans avec un léger décalage. De ce fait, la galerie résonnait des interjections quasi incessantes de l'acteur qui s'était prêté à l'expérience artistique et ses cris finissaient même par former une plainte disgracieuse semblable aux aboiements d'une meute de chiens. Cette installation vidéo rappelait à l'étudiant de cinéma que j'étais un mélange de *La Guerre du feu* pour la gestuelle et d'une adaptation du *Chien des Baskerville* pour la bande-son. Le sens, en revanche, m'échappait.

– Intéressant, n'est-ce pas ?

Henry s'était glissé derrière moi et regardait les écrans par-dessus mon épaule, un petit